

de la mort, la mère joyeuse présente son enfant à la brillante lumière de l'immortalité. De même, quand le soleil fait sentir, au printemps, sa douce chaleur, la fleur des Alpes, encore cachée sous une enveloppe glacée, se montre, pleine de fraîcheur et de vie, au-dessus des neiges qui la couvrent.

Thun peut être considéré comme la porte de l'Oberland, district qui, en 1798, fut élevé au rang de canton, et fut de nouveau réuni à celui de Berne, à la paix de 1814. L'Oberland comprend une grande quantité de vallées et de montagnes, et abonde en excellens pâturages. Les habitans se livrent principalement à l'éducation des bestiaux, et tirent un grand profit des produits du laitage. Ce district se divise en quatre vallées principales : Simmenthal, Lauterbrunn, Grindewald et Hasli, qui forment une suite de paysages dont la beauté est passée en proverbe. Thun, malgré plusieurs récentes constructions, est une ville petite, et qui n'est remarquable qu'à cause du pays magnifique dont elle est la capitale. A l'ouest, dans une île formée par les deux bras de l'Aar, est le quartier de Belliz, traversé par une rue appelée Rosengarten. Un pont est placé sur chacune de ces branches ; un est couvert, l'autre ne l'est pas : on y voit deux portes qui se correspondent. Une troisième porte s'ouvre sur la route de Berne ; et une quatrième, qu'on nomme le Lauigate, conduit aux charmantes promenades de Grüsisberg, et à une masse de rochers, résultat d'énormes éboulemens de montagnes, dont les débris sont encore visibles, quoiqu'ils soient, par le laps des siècles, couverts de terre et cultivés.

La ville renferme environ deux mille habitans ; mais cette population est presque doublée pendant la belle saison, à cause de l'affluence considérable des étrangers qui, depuis quelques années, montrent une grande prédilection pour les bords du lac de Thun, et viennent habiter un endroit où se trouvent à la fois réunis le plaisir, l'économie, et les ressources de l'étude. De la terrasse près de l'église, on jouit de la vue la plus admirable, et on embrasse d'un seul coup d'œil le lac, les glaciers, et de vastes et fécondes campagnes.

Sur les bords du lac sont placés le village pittoresque de Spietz et l'ancienne tour de Strättlingen, d'où sortit le fondateur du second royaume de Bourgogne. Suivant une tradition populaire, ce district a long-temps gardé le nom caractéristique de la vallée d'or et du bonheur ; et, en effet, sa beauté et sa fertilité lui donnent des droits à être appelé ainsi. La petite église de Saint-Michel, sur le bord du lac, est connue sous le nom de Paradis ; et, plus haut, le château de Spietz porte celui de Cour d'Or ; tout cela prouve combien, dès l'époque de la féodalité, les seigneurs se plaisaient dans ces lieux charmans. Les maisons de Spietz sont blanches, isolées, et chacune d'elles a un jardin. L'église et le presbytère sont situés sur une petite élévation. Le dernier a un très beau

jardin qui descend jusqu'au près du lac, dont les eaux tranquilles réfléchissent les montagnes, les prairies, les bois et les vergers qui l'entourent. Le village de Wimmis n'est pas moins pittoresque.

La vallée de Simmenthal est très fréquentée, à cause du voisinage de Thun, et du bon état de ses routes, généralement praticables pour les charrettes. Elle forme un panorama varié où se trouvent réunis ce que les montagnes offrent de plus sauvage, et ce que les plus beaux paysages ont de plus gracieux. D'un côté, on a les horreurs de l'hiver; de l'autre, des champs féconds, des prairies remplies de fleurs, des arbres couverts de la plus belle verdure, se succèdent alternativement. Dans ce délicieux asile, on trouve en abondance non-seulement les nécessités de la vie, mais encore tout ce que le luxe peut désirer. La vallée est arrosée dans toute son étendue par la Simme, et couverte de villages dont les habitans paraissent à leur aise. Quoiqu'elle n'ait guère que treize lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur, elle semble former une petite république heureuse et florissante. Dans les villages, les habitans travaillent aux fabriques de draps, et dans celles où l'on fait de la liqueur de cerises. Dans la belle saison, le produit des troupeaux en occupe la plus grande partie. L'émigration annuelle pour les montagnes forme un tableau très curieux à voir; et il est surprenant qu'aucun peintre, du moins à notre connaissance, n'en ait pas fait le sujet d'un de ses tableaux. Le grand mouvement commence à s'opérer vers les premiers jours de mai. Les animaux semblent connaître parfaitement l'heure du départ, et avoir à peine besoin de leurs conducteurs pour se rendre aux pâturages. Leur cortège triomphale, des étables aux prairies, forme souvent une ligne de près d'un mille de longueur. Le patriarche du troupeau, un fier taureau bernois, portant autour du cou une grosse sonnette suspendue par un riche collier en cuir, dirige la marche. Après lui marchent les plus belles vaches, toutes distinguées par la grosseur de leurs sonnettes ou par quelques ornemens. Une longue suite de charrettes, portant ce qui est nécessaire pour l'apprêt du laitage et la confection du fromage, des poëles, des lits, des chaises et des tables pour les chalets, ainsi qu'une grande abondance de provisions, forme le bataillon central qui est suivi par une troupe nombreuse de bêtes à cornes, portant toutes également une clochette dont le bruit forme un concert beaucoup plus gai que celui des saintes cloches d'Einsiedeln. Les vaches gambadent ou beuglent, les chiens aboient, les chèvres bêlent, les jeunes paysannes chantent, les vieilles femmes grondent, les conducteurs sifflent, et toute la colonie, gens et bêtes, se rend comme à une fête dans les grands pâturages des Alpes. Combien de maux, résultat de la vie des villes, peuvent être guéris par quelque séjour dans un